COMPTE RENDU DES SÉANCES
DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES LATINES

I.

SÉANCE DU SAMEDI 14 JANVIER 1989

Président : M. L. HOLTZ

Le président sortant, M. René MARTIN, après avoir exprimé le plaisir qu'il a eu à présider pendant un an les séances de la Société des Études latines et à en suivre avec une particulière attention les communications aussi diverses que savantes, tient à dire aussi la joie qu'il éprouve à accueillir à la tribune son successeur et ami Louis HOLTZ. Ancien élève de la khâgne de Lyon, il se plaît tout particulièrement à céder la présidence à un Lyonnais, et, agrégé de Grammaire, à un spécialiste des grammairiens anciens. Et il lui est plus agréable encore de saluer en M. HOLTZ, d'une part un des défricheurs de cette latinité médiévale, que les latinistes ont trop longtemps méconnue, alors qu'elle a produit tant de chefs-d'œuvre et qu'elle représente au moins les deux tiers de la littérature globale du Moyen Âge, d'autre part surtout (*cum... tum!*) le directeur de cet Institut de Recherche et d'Histoire des Textes dont les quatre initiales, *I. R. H. T.*, sont pour tous les philologues aussi prestigieuses que l'étaient pour les Romains les quatre lettres *S. P. Q. R* : la présidence de la Société ne pourrait donc passer en de meilleures mains, et c'est pour M. MARTIN un honneur que de transmettre le flambeau à un grand savant, qui sait être aussi, pour notre bien à tous, un administrateur de premier ordre.

M. Louis HOLTZ inaugure alors sa charge annuelle en prononçant l'allocution suivante :

Mes chers collègues,

Mes premiers mots seront pour exprimer ma gratitude envers notre Administrateur qui a proposé ma candidature à ces fonctions de Président de notre société pour l'année 1989 et envers vous tous qui avez approuvé par votre vote cette proposition.

En me choisissant il m'a semblé qu'autant et sans doute plus que mon humble personne vous avez voulu honorer l'Institut de Recherche et d'Histoire des Textes aux destinées duquel je préside depuis trois ans. S'il est en France un organisme de recherche qui a rendu et rend des services aux philologues, c'est bien celui-là, et tous les membres de notre société connaissent cette maison fondée avant la guerre par Félix GRAT, développée par Jeanne VIELLIARD, et auquel mon prédécesseur Jean GLÉNISSON a donné un lustre remarquable. Nous avons fêté en 1987 le cinquantenaire de cette fondation, due à un latiniste. La présence d'un latiniste à la tête de ce laboratoire du C. N. R. S. qui est dans notre secteur des sciences de l'homme l'un des trois plus importants, et en tout cas le plus ancien, répond donc à une tradition bien établie. C'est une raison de plus pour que tous les latinistes se sentent chez eux quand ils viennent à l'I. R. H. T.

Notre société des études latines — qui lorsque j'étais plus jeune m'intimidait beaucoup — m'a toujours semblé manifester une très grande fidélité aux rites. Je sacrifierai donc moi aussi au rituel en saisissant l'occasion de cette installation pour vous faire part de quelques réflexions sur deux sujets qui me tiennent à cœur. D'un côté la recherche, de l'autre, l'extension de nos études. J'en profiterai aussi pour modifier un peu le portrait si élogieux que pour

ma confusion vient de faire de moi mon ami René MARTIN, qui a été pendant toute l'année un président efficace et brillant et que je tâcherai de prendre pour modèle pendant que je serai en fonctions.

Et d'abord, je vous ferai une confidence : j'ai eu d'excellents maîtres. Plusieurs d'entre eux me font l'honneur d'être ici ce soir. Mais le premier professeur de latin à la Sorbonne dont j'ai suivi les cours n'est plus là. C'était Jules MAROUZEAU. En fait le cours de MAROUZEAU sur le Phormion de Térence était le seul cours que mes horaires d'hypokhâgneux à Condorcet me permettaient d'entendre. MAROUZEAU était à la veille de sa retraite. Par la suite j'ai été aussi, comme normalien, l'élève de Marcel DURRY et de Pierre GRIMAL, ce qui me donne le privilège d'avoir eu pour maîtres les trois administrateurs successifs de notre société. Mais je voudrais nommer aussi Jacques HEURGON et Jacques PERRET, qui m'ont beaucoup apporté d'une façon très différente. Le premier, Jacques HEURGON, m'a appris un principe qui m'a toujours semblé indispensable au progrès de la recherche : c'est celui de la complémentarité entre les disciplines. Non pas les textes seuls, mais les textes éclairés par l'archéologie, par l'histoire et inversement. Et Jacques PERRET me donnait quand je suivais ces cours, dans la rigueur de son exposé, le portrait du professeur idéal, auquel j'aurais voulu ressembler. Mais contrairement à une idée reçue, on n'imite pas ses maîtres, on fait tout autre chose. Et puis il y avait également Jean BAYET, Pierre BOYANCÉ, Pierre GRENADE, Pierre COURCELLE, et je dirai aussi, d'autres dont je n'ai jamais suivi les cours, mais dont je me suis à quelques moments de la vie senti l'élève : Henri-Irénée MARROU, Bernhard BISCHOFF, Jean MALLON.

Lorsque cette année-là, qui précédait l'institution de la propédeutique, je suivais les cours de MAROUZEAU, dont l'accent un peu rocailleux m'impressionnait, je ne savais pas que ma destinée de latiniste était déjà scellée, puisque c'est par Marouzeau éditeur de Térence que j'en suis venu à Donat commentateur de Térence. Mais en fait j'ai fait tout autre chose, et sans l'avouer, du moins tout de suite.

J'ai eu d'excellents maîtres parce qu'ils m'ont appris à apprendre, à découvrir par moi-même des terres inconnues qui n'étaient pas forcément les leurs. Et j'ai beaucoup appris en faisant ma thèse. La thèse de doctorat est formatrice. Personnellement j'ai l'impression d'avoir été métamorphosé par elle. En fait, non pas la thèse, rigide comme nous l'avons connue, mais la recherche. La recherche, qui peut prendre institutionnellement bien des formes, est formatrice. Je le constate tous les jours autour de moi. Sans doute dans nos universités ne mettons-nous pas suffisamment tôt nos étudiants en responsabilité de recherche. Alors que nos collègues le font en Angleterre, en Allemagne.

Dans mes années de formation par la recherche — longues années, désespérantes, et plus d'un de mes maîtres s'est dit peut-être « aboutira-t-il ? », une rencontre a été capitale pour moi. J'ai découvert, presque en cachette, quelque chose qu'on ne m'avait jamais montré, mais qui a été pour moi ce qu'est pour l'archéologue le contact avec le terrain, avec l'objet concret. Cet objet, ce fut pour moi le manuscrit, le livre ancien et ses immenses richesses. Ma vision de l'antiquité et de nos études en a été complètement chavirée. Jacques FONTAINE et Jean COLLART mes patrons l'ont bien remarqué.

Cela se fit assez tôt puisque c'est Jacques FONTAINE, envers qui ma dette est immense à tous points de vue, qui m'a le premier parlé de l'I. R. H. T., en 1957, et m'y a envoyé. Je me rappelle encore Jeanne VIELLIARD lors de cette première rencontre où elle évoquait son ami BOYANCÉ, qui avait été son condisciple à l'École française de Rome. L'I. R. H. T. était encore à cette époque logé aux Archives de France. Il y a trente-deux ans de cela.

J'y allais, comme tant d'autres, pour faire une édition de texte, puisque la thèse complémentaire que j'avais inscrite était une édition critique. J'avoue que depuis ce temps-là je ne vois plus comment le travail sur manuscrits en vue d'une édition critique peut être un travail complémentaire. L'édition de texte est une vraie recherche, à condition qu'elle apporte du nouveau, s'agissant de textes mal établis ou de textes qui ont une présence étendue ou multiforme.

Les textes mal établis, il ne faut pas les chercher parmi les textes des grands auteurs classiques. Les éditions des grands poètes, des grands prosateurs sont faites, et ce n'est pas un manuscrit de plus qui va permettre d'améliorer un texte comme celui de Virgile ou d'Horace. En revanche, il y a encore de nombreuses éditions critiques à faire : textes techniques de l'antiquité tardive, textes patristiques, et puis l'immense littérature latine du

Moyen Âge, et la littérature latine de la Renaissance, le néo-latin. Là, le philologue peut s'en donner à cœur joie.

Jusqu'en l'an 1500, nous avons dénombré à l'I. R. H. T. quelque 18000 auteurs latins. Or sur ces 18000 combien y en a-t-il dont personne ne s'occupe jamais? Et qui n'ont aucune édition critique, dans un domaine où il y a tant de découvertes à faire.

Il serait temps de considérer dans son ensemble la latinité avec ses quatre grandes périodes : le latin classique, le latin de l'antiquité tardive, le latin médiéval, le latin de la Renaissance et des temps modernes. Il serait temps aussi de prendre en considération ce que nos collègues allemands appellent *Rezeption*, c'est-à-dire les différentes lectures faites d'un auteur, depuis l'époque où il a écrit, jusqu'à nous : comment l'antiquité à nourri de l'intérieur tous les moments de la culture occidentale.

C'est là que les manuscrits sont utiles. Les centaines de manuscrits de Virgile, d'Horace ou de Lucain, copiés du IX^e^ au XV^e^ siècle, doivent être utilisés non pour établir le texte, mais comme autant de moments de l'existence de ces auteurs dans la culture médiévale. La Renaissance a lu différemment les Classiques. Mais les Classiques étaient présents depuis longtemps.

Si je peux formuler un souhait en ce début d'année, c'est que la littérature latine médiévale trouve des adeptes dans notre pays : une quinzaine de chaires en Allemagne, une quinzaine en Italie, mais pour ainsi dire rien en France : la direction d'étude de la 4^e^ section de l'École Pratique, et un poste récemment créé à Amiens. Alors que c'est sur le territoire de notre France qu'ont été écrites les plus belles œuvres de cette riche littérature latine médiévale, à une époque où déjà Paris par son université était au cœur de l'Europe culturelle. Pensons au rôle international du latin pendant tant de siècles. Pensons au rôle, trop souvent méconnu des romanistes, qu'a joué le latin médiéval dans la formation de notre littérature française.

C'est ici que la recherche menée au C. N. R. S. dans des secteurs négligés à tort par l'Université, prend tout son sens. Nous avons avec le C. N. R. S. un organisme que bien des pays amis nous envient : en dépit des sigles, ni le C. N. R. italien ni le Consejo espagnol n'ont le même rôle. L'enseignement supérieur n'existerait pas sans la recherche, mais la recherche peut également se faire ailleurs que dans l'Université. Comme il était lamentable de voir il y a quelques années que d'aucuns s'employaient à creuser un fossé entre Université et C. N. R. S.; que, par réaction, on a pu songer, quelque temps après, à supprimer le département des Sciences de l'Homme. La raison a finalement triomphé. Nous savons tous que le comité national est le comité national de la recherche, et non le comité national du C. N. R. S. En vertu de ce principe tous les membres de l'Université sont électeurs au C. N. R. S. et ont vocation à y prendre des responsabilités.

Les deux organismes sont appelés à marcher la main dans la main, à égalité; à condition bien sûr que l'Université ne considère pas le C. N. R. S. comme un organisme à son service, et que les chercheurs du C. N. R. S. ne s'enferment pas dans leur tour d'ivoire. Les échanges entre les deux institutions doivent être la règle, et il serait bon que des chercheurs confirmés puissent diriger des séminaires dans les Universités.

Que les recherches soient au cœur de nos pensées : voilà de quel côté vont mes vœux en cette année. Notre société des études latines a toujours donné l'image du pluralisme et de la complémentarité des disciplines. Que le littéraire sache apprécier l'apport des historiens, des spécialistes de la religion romaine, des archéologues, des juristes, des spécialistes de patristique, des linguistes et réciproquement. Puissions-nous augmenter cette complémentarité et ne pas nous enfermer chacun dans notre discipline respective. Vous avez élu président un partisan de la latinité totale.

Vous avez également élu un Lyonnais, qui enseignait il y a peu de temps encore à Lyon. Je pense en cet instant aux autres Lyonnais à qui vous avez accordé le même honneur, Pierre WILLEUMIER, et, il n'y a pas si longtemps, Michel RAMBAUD. Je ne peux oublier l'accueil que j'ai reçu de mes collègues Lyonnais lorsque j'y arrivai en 1979, la gentillesse de mon prédécesseur François THOMAS, la cordialité de Madeleine PIOT et puis aussi la simplicité avec laquelle, dans cette ville où hélas les divisions universitaires ont réussi à affaiblir nos études, je fus dès mon arrivée invité par les collègues de Lyon III, Michel RAMBAUD, Jean-Paul BOUCHER, Madeleine BONJOUR. La disparition prématurée de Michel RAMBAUD a été durement ressentie. Je me rappelle aussi les projets de Madeleine BONJOUR avec qui, la dernière

année de sa vie, nous discutions tous les vendredis de paléographie latine. Elle est partie sans avoir écrit sur Sidoine Apollinaire le livre auquel elle songeait.

On ne peut pas ne pas être attaché à Lyon quand on y a enseigné. Vous ne serez donc pas étonnés que je vous propose Lyon comme lieu de notre excursion traditionnelle, non pas le Lyon archéologique restauré grâce à la complicité d'Édouard HERRIOT, de Pierre WUILLEUMIER et d'Amable AUDIN. Ce Lyon, vous le connaissez. Je voudrais vous présenter un autre aspect de Lyon dans une excursion ayant pour thème « Lyon et le livre ».

Dans la tradition lyonnaise du livre il est trois grands moments historiques. Du premier, tout, ou presque, a disparu, c'est le livre antique. Mais nous avons la table claudienne, qui est non seulement un monument à valeur historique, politique, juridique, mais un monument graphique. Le deuxième moment c'est le haut Moyen Âge. Lyon est alors le seul centre de la Gaule où la tradition du livre reste ininterrompue de l'Antiquité au Moyen Âge. J'essaierai de vous présenter quelques manuscrits de l'ancien fonds lyonnais, où nous avons conservé depuis la fin du V[e] siècle dix-sept livres antérieurs à l'an 800. Troisième moment : Lyon ville des premiers imprimeurs. Nous visiterons le beau Musée de l'imprimerie. Nous trouverons également, en restant fidèles à d'autres traditions, locales celles-là, de quoi nous restaurer.

Mes chers collègues, en ce début d'année 1989, à la veille de cette grande Europe dont on nous parle tant, songeons que l'Europe culturellement est faite depuis longtemps, dès l'Antiquité pour l'Europe du Sud, dès le Moyen Âge pour l'Europe du Nord, et cela grâce au latin. Soyons-en persuadés... « nos études ont l'avenir pour elles ».

L'Administrateur renouvelle ses vœux à l'adresse des membres de la Société. Puis il donne lecture d'une lettre de M. WORONOFF montrant son inquiétude et celle de l'A. P. L. A. E. S. sur la place du latin dans l'agrégation interne. L'Administrateur invite les Sociétaires à lui adresser leurs remarques et suggestions afin de préparer un texte commun en faveur du latin. On passe ensuite à l'audition des deux communications à l'ordre du jour.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. Régis MARTIN, *Les paradoxes de l'empereur Claude* (texte publié dans ce volume, p. 149-162).

Le Président loue chez l'orateur les qualités d'un diagnostic aussi sûr qui nous aide à comprendre les ridicules de Claude. Il remercie M. MARTIN pour nous avoir proposé une interprétation du personnage de Claude et sa réhabilitation sur le plan médical et humain.

M. GUEREMEC remercie M. MARTIN pour son analyse, soulignant toutefois que rien n'est jamais sûr sans autopsie... Cela n'enlève rien aux mérites d'une étude qui, selon lui, rejoint le nombre impressionnant de cas chez qui l'idiotie apparente masque une intelligence remarquable.

M. J. HELLEGOUARC'H souligne les clartés d'un exposé qui portait sur des notions difficiles souvent présentées dans un vocabulaire aussi savant que nébuleux. Un tel exposé lui semble redonner à Claude son vrai visage et aux Historiens (Suétone en particulier) leur vraie valeur.

M. P. GRIMAL pose, lui, le problème de la transmission de l'épilepsie à Britannicus. Selon M. Régis MARTIN, le mal sauterait une génération.

M. GUEREMEC veut croire que la maladie de Claude est purement accidentelle.

M. G. HINARD intervient pour présenter les aspects juridiques qui sont les conséquences de la situation exposée dans cette analyse, claire et convainquante, comme tient à le rappeler le Président.

II. — M[lle] J. DANGEL, *Diuerbia et Cantica chez Accius : Versification et diction dramatiques* (texte publié dans ce volume, p. 191-212).

Le Président considère cet exposé comme une démonstration extrêmement brillante de ce que peut apporter la métrique à l'explication des textes. Il suggère

cependant de ne pas systématiquement évaluer la métrique des tragiques par rapport à celle des comiques. De plus, il n'accorde qu'une valeur technique aux qualificatifs employés par Cicéron.

M. H. ZEHNACKER, bien que se disant peu spécialiste, souligne le caractère brillant de cette démonstration qui montre en Accius un très grand artisan du vers. Il estime bonne l'idée de savoir tenir compte des commentaires introductifs de Cicéron. Il s'interroge cependant sur ce que peut bien être une césure « hypermarquée ». — La réponse qui lui est donnée précise qu'il s'agit d'une « hyper-césure », la correspondance absolue entre le son et le sens.

M. J. HELLEGOUARC'H insiste sur l'intérêt qu'il convient d'attacher à ce genre d'étude trop souvent délaissé. Il rappelle les travaux récents de J. SOUBIRAN, propres à renouveler notre connaissance de ces particularités si typiquement latines, puisqu'elles reprennent une tradition italique et apportent une lumière originale sur la poésie latine. — M^lle^ DANGEL, dans sa réponse, dit le profit qu'elle a retiré de la lecture des ouvrages de M. SOUBIRAN.

M. POIRIER a certes pris un tout aussi grand intérêt à cette communication. Il demeure cependant perplexe sur la scansion du vers 5 du fragment VII, sous prétexte que les deux dernières moitiés d'un sénaire et d'un septénaire sont ressemblantes. — M^lle^ DANGEL se retranche derrière l'autorité de Varron.

II.

SÉANCE DU SAMEDI 11 FÉVRIER 1989

Président : M. L. HOLTZ

Le Président ouvre la séance en apportant d'utiles précisions sur le programme de l'excursion lyonnaise qu'il organise le 10 juin.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. J.-L. GIRARD, *Minerua Capta — Entre Rome et Faléries* (texte publié dans ce volume, p. 163-169).

M. L. HOLTZ, extrêmement intéressé par cette communication riche, apprécie l'agrément de la promenade qu'elle propose, loue la mémoire qui a permis un tel exposé sans notes, approuve chaleureusement la remise en cause de la personnalité profonde de Minerve. Il se déclare, par ailleurs, tout aussi intéressé par les variations suggérées sur le *C* et le *G* de même que par les problèmes de datation des inscriptions et du vase en question. — La réponse de M. J.-L. GIRARD le satisfait : le vase est datable de la première moitié du IV^e^ siècle ; les inscriptions 7 et 8 semblent remonter à 141 mais on est allé jusqu'à 150, en s'appuyant sur le redoublement de certaines consonnes. M. J.-L. GIRARD demeure partisan d'une datation haute. M. L. HOLTZ souligne l'ouverture d'une étude qui s'adresse aussi bien aux archéologues, qu'aux historiens de la religion, qu'aux linguistes.

M. P. FLOBERT félicite l'orateur qui l'a passionné. Il éprouve cependant quelques doutes. Il rappelle qu'une large bibliographie conclut à une datation basse. A propos du premier maître d'école à Rome, il rappelle de même que l'écriture est connue à Rome depuis le VI^e^ siècle et que donc il y avait des maîtres d'école. Virginie a été enlevée à la sortie de l'école, au V^e^ siècle. Reste une dispute possible sur le terme même de *grammatiens*. L'alphabet archaïque, dès le IV^e^ siècle, montre le remplacement de *C* par *G*.